Habiter en exil

Marianne Amar

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/7275>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.7275

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 55-66

ISBN : 978-2-919040-42-1

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Marianne Amar, « Habiter en exil », *Hommes & migrations* [En ligne], 1323 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2020, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/7275> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.7275>

Habiter en exil

Marianne Amar,

historienne, cheffe du département Recherche
au Musée national de l'histoire de l'immigration.

Habiter en situation migratoire pourrait passer pour un quasi oxymore, tant le sentiment de déracinement ou la précarité matérielle semblent contredire les notions de permanence et de sûreté attachées aux représentations et à la pratique d'un chez-soi. L'historiographie des migrations permet d'identifier différentes stratégies qui relèvent de cet art paradoxal de l'habiter en exil. Car les exilés parviennent à ménager un lieu où trouver refuge à partir de l'absence même du pays quitté. L'analyse de leurs témoignages découvre leur capacité à bâtir cet habitat, si temporaire soit-il, où l'autre, enfin, peut devenir un hôte.

En quel lieu habiter quand on est en exil ? Ou plutôt : comment, et où, être chez soi lorsque l'on a quitté, par choix ou contraint, sa terre natale, celle qui nous a construit, celle dont on parle la langue ? Question centrale, si intimement mêlée aux migrations et à leur historiographie qu'elle permet d'en scander les interprétations et la chronologie.

Pour entrer dans l'analyse, on voudrait s'arrêter aux images de notre temps. Personne n'a pu échapper aux photographies de migrants échoués à Calais, à Lampedusa, sur l'île de Lesbos, dans la vallée de la Roya ou Porte de la Chapelle à Paris. Les files jetées sur les routes, butant sur les barbelés ou les frontières infranchissables, noyées de boue et de pluie, accablées de chaleur et de poussière, sont devenues un topos visuel des représentations de l'exil, faisant lien avec le vocabulaire iconographique fixé par les photographes de la *Retirada* espagnole de 1939¹.

Mais aussi sidérantes soient-elles, ces images compassionnelles ne disent pas tout, et n'expliquent rien des exils contemporains, encore moins des migrations

saisies dans la longue durée, et des liens entre la migration et ce qu'il faut appeler un logement, un foyer, une terre natale, faute d'avoir un français un terme aussi polysémique que le « *home* » anglais, ou le « *heimat* » allemand². L'un et l'autre, pour ne prendre que ces deux langues, peuvent être tout à la fois le pays de naissance, le village ou le quartier où l'on a grandi, la maison de son enfance. Dans leur diversité d'échelle,

1. Sur les images de l'exil espagnol, Marianne Amar, « L'ordre et le chaos. Les réfugiés d'Espagne dans le cadre photographique », in Marie-Claude Blanc-Chaléard, Caroline Douki, Anne Dulphy, Marie-Anne Matard-Bonucci, *D'Italie et d'ailleurs. Mélanges en l'honneur de Pierre Milza*, Rennes, PUR, 2014.

2. Les deux termes ne sont pas exactement équivalents. « *Heimat* » élargit la notion de « *home* » aux termes anglais de « *homeland* » et de « *region* ». Par ailleurs, la langue allemande le charge de nostalgie, et d'une dimension mythique, ce qui n'est pas le cas du *home* anglais. Sur *home* et *Heimat*, voir Vilém Flusser, *The freedom of the Migrant. Objections to nationalism*, Urbana, Chicago and Springfield, University of Illinois Press, 2003, note de la page 1.

ils dessinent toujours une appartenance, un « chez soi » capable d'apporter sécurité et protection, un lieu auquel on « *peut confier son sommeil* » et à partir duquel il « *devient possible d'être dans le monde*³ ». Pour être ainsi chez soi en exil, suffit-il d'avoir un toit au-dessus de sa tête ? Inversement, les habitats précaires peuvent-

« Déracinement, solitude, mais aussi pauvreté, s'imposent comme des topos dans les récits des réfugiés, notamment ceux issus de l'élite sociale.

ils, malgré tout, ressembler à un lieu de vie ? Enfin, quel rôle tiennent les sociétés d'installation dans cette invention d'un autre chez soi, ou son empêchement ?

Nous proposons de réfléchir à ces questions en faisant un détour par les trois « moments » de l'historiographie des migrations : le couple déracinement-assimilation pour les années 1950 et 1960, l'accent mis sur l'ethnicité et les liens avec le pays d'origine de la fin des années 1960 à la décennie 1980, le transnationalisme et l'histoire globale depuis les années 1990. Trois « moments » qui proposent trois manières d'appréhender les migrations, mais qui ne dessinent pas, pour les historiens⁴ et dans une approche de longue durée, une chronologie des migrations. Déracinement, liens avec le pays d'origine et transnationalisme se trouvent en effet très souvent enchâssés les uns dans les autres, à une époque donnée ou dans une même expérience migratoire⁵.

Les déracinés

Nous empruntons le terme à Oscar Handlin, historien de l'université d'Harvard et à son ouvrage *The Uprooted*, publié en 1951. Dans ce livre devenu un classique, le déracinement fait de l'immigration un arrachement et un voyage sans retour. Perdus et sans repères, les nouveaux arrivés finissent par devenir, au terme d'un long et douloureux processus d'assimilation, de vrais Américains ayant rompu avec leur pays natal – ou de nouveaux Français si l'on veut pousser l'analogie. Peut-être vaudrait-il mieux écrire qu'ils *doivent* le devenir, car s'ils échouent dans ce processus d'assimilation, ils se transforment en « problème » et en menace pour l'ordre politique et social.

L'approche par le déracinement s'écrit donc à partir de la société d'installation, sans tenir compte ni de la vie entamée dans le pays d'origine, ni de la culture et des liens maintenus, ni de la complexité des trajectoires, des retours et des bifurcations.

Elle privilégie, par ailleurs, le cadre de l'État-nation, sans prendre en compte les appartenances locales, et sans étudier le rôle de la société d'arrivée dans les processus d'installation.

Les « déracinés » d'Oscar Handlin doivent aussi se lire dans une chronologie historique et ne peuvent être détachés de leur temps. Publié en 1951, l'ouvrage dresse, en filigrane, un portrait silencieux des « personnes déplacées » (désignées par l'acronyme DP) de l'après-1945 : plus de 11 millions de personnes, étrangers victimes du nazisme et amenés de force en Allemagne pendant la guerre ou réfugiés fuyant l'avance de l'Armée rouge dans le chaos des derniers mois de conflit⁶. À partir de 1946-1947, ceux des DP qui refusèrent d'être rapatriés « chez eux » firent l'objet d'une politique de réinstallation dans des pays tiers, menée par l'Organisation internationale des réfugiés. Politique aux résultats incertains, tant furent nombreux les obstacles posés par les pays d'installation possibles, à commencer par les États-Unis. Les portes seront entrebâillées avec le DP Act de 1948 ; sa révision en 1950 les ouvrira plus largement⁷ : de cette histoire, *The Uprooted* porte la marque.

Mais, avec les « déracinés », Oscar Handlin s'inscrit aussi dans une chronologie des représentations de l'exil qui remonte loin en amont, jusqu'au XIX^e siècle.

3. Jean-Marc Besse, *Habiter. Un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 2013, p. 9.

4. Sur le débat autour de la « nouveauté » du transnationalisme, voir notamment Nancy Green, « The trials of transnationalism : It's not as easy as it looks », in *The Journal of Modern History*, n° 89, December 2017, pp. 851-874.

5. Pour cette analyse de l'historiographie, nous nous appuyons en particulier sur Nancy Green, *ibid.*, et sur Christine Harzig, Dirk Hoerder, Donna Gabaccia, *What is Migration history ?*, Malden, Cambridge UK, Polity Press, 2009. Leurs analyses, fondées sur l'historiographie américaine, peuvent être reprises dans le cas français, même si les travaux sur les migrations s'inscrivent ici dans une chronologie légèrement décalée. Précisons, par ailleurs, que nos analyses seront surtout centrées sur la France et sur les situations d'exception.

6. Il faut y ajouter également plus de dix millions d'Allemands, minorités expulsées ou réfugiés fuyant devant l'avancée de l'Armée rouge.

7. Les travaux sur les personnes déplacées d'après-guerre connaissent, depuis environ deux décennies, une belle vitalité en raison de l'ouverture de plusieurs fonds d'archives importants. On pourra notamment consulter Gerard Daniel Cohen, *In War's wake. Europe's displaced persons in the Postwar Order*, Oxford, Oxford University Press, 2012 et Corine Defrance, Juliette Denis, Julia Maspéro (dir.), *Personnes déplacées et guerre froide en Allemagne occupée*, Bruxelles, PIE Peter Lang, 2015.

Que l'on se souvienne de Victor Hugo, banni, face à la mer, sur l'île de Jersey, ou des mots de Lamennais: «Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé est partout seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir; tous sont bannis comme toi: tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas; l'homme vainement l'y cherche; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé⁸!»

Déracinement, solitude, mais aussi pauvreté, s'imposent comme des topos dans les récits des réfugiés, notamment ceux issus de l'élite sociale. Giovanni La Cecilia, Napolitain en exil en raison de ses engagements, brosse ainsi son autoportrait: «Je suis né à Naples dans les premières années de ce siècle: ma famille était aisée. Les révolutions et mes idées politiques la réduisirent à la pauvreté et à la persécution⁹.»

Au cours du premier XX^e siècle, les guerres et les violences politiques provoquent persécutions, exils massifs et échanges de population à une tout autre échelle et aux conséquences infiniment plus radicales. Ces déracinés, hommes et femmes, se sont souvent trouvés privés de leur nationalité, transformés en apatrides, sans «retour possible» dans leur pays d'origine¹⁰, au moment où l'appartenance à un État-nation conditionne possibilité de circulation et accès aux droits. Néanmoins, aussi dures soient alors leurs conditions de vie, tous n'étaient pas forcément sans abri.

Le déracinement doit aussi s'appréhender dans la longue durée des trajectoires. Car il commence à l'intérieur même du pays, qu'il s'agisse de déplacements forcés ou de migrations liées aux conditions économiques, comme dans le cas de l'exode rural. Ainsi, les migrants algériens des Trente Glorieuses ont souvent vécu une première rupture avant de traverser la Méditerranée, liée à la transformation de la société paysanne traditionnelle: l'émigration va en accélérer les conséquences, par son impact économique et monétaire¹¹. Une fois émigré, le migrant ne parvient plus à habiter pleinement dans sa terre natale. Quand il le peut, il y retourne, mais c'est «en «vacancier» et même en «étranger» dans un monde qui lui apparaît de plus en plus étrange¹²». Au retour, ce pays-là se teinte de nostalgie, qui transfigure «tout ce qu'elle touche». Elle produit, comme l'amour, «des effets d'enchantement bien sûr, mais, plus remarquablement que cela, des effets de sacralisation et de sanctification: le pays, le sol natal, la maison des ancêtres, et plus simplement la

maison natale (...) deviennent des endroits sacralisés, des lieux bénis, des terres saintes¹³».

Revenir en Algérie ressort alors, chaque année, du pèlerinage. Mais le retour définitif, s'il «est bien naturellement le désir et le rêve de tous les immigrés», car ce serait «recouvrer la vue, la lumière qui fait défaut à l'aveugle», ils savent, comme ce dernier, «que c'est une opération impossible¹⁴».

L'installation empêchée

En dépit de ses déchirures, la migration algérienne des Trente Glorieuses n'impose pas de rupture définitive entre les deux rives de la Méditerranée. Cependant, ses modalités empêchent les migrants d'habiter pleinement ici. Ceux qui vivent dans des bidonvilles¹⁵, soumis aux intempéries, à la boue et aux rats, se trouvent privés d'un toit véritablement protecteur mais aussi d'un espace intime où être chez soi, en raison de la transparence du bidonville, ouvert à tous les regards¹⁶. Par ailleurs, relégués aux marges de la ville, exclus du marché du logement ordinaire, ils se trouvent dans l'impossibilité de nouer des relations sociales stables avec la société environnante. Avant la guerre, le logement des étrangers

8. Lamennais, *Paroles d'un croyant*, Paris, Librairie de la Bibliothèque nationale, 1897, p. 123.

9. Giovanni La Cecilia, *Memorie storico-politiche a cura di Ruggero Moscati*, Milan, Fasani, 1879 traduit et cité par Catherine Brice, «Confiscations et séquestres des biens des exilés politiques dans les États italiens au XIX^e siècle. Questions sur une pratique et projets de recherche», in *Diasporas. Circulations, migrations, histoire*, n° 23-24, 2014.

10. La mention figurait en toutes lettres, pour les réfugiés arméniens, sur leur certificat d'identité et de voyage, dit «Passeport Nansen».

11. Abdelmalek Sayad, «Les trois "âges" de l'émigration algérienne en France», in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 15, juin 1977.

12. *Ibid.*, p. 72.

13. Abdelmalek Sayad, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, t. 1. *L'illusion du provisoire*, Paris, *Raison d'agir*, 2006, p. 143.

14. *Ibid.*, p. 139.

15. En 1965, ils sont environ 70 000 (80 % sont des immigrés) installés dans 255 «campements de fortune», dont 40 000 en Île-de-France. Ceux de Nanterre et de Champigny abritent respectivement 10 000 et 15 000 habitants. Marie-Claude Blanc-Chaléard, *En finir avec les bidonvilles. Immigration et politique du logement dans la France des Trente Glorieuses*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016.

16. Abdelmalek Sayad, avec la collaboration d'Eliane Dupuy, *Un Nanterre algérien terre de bidonvilles*, Paris, Autrement, 1995, p. 45.

ressortait souvent de la précarité, voire de la misère, mais ils partageaient leur condition et des liens quotidiens avec les plus modestes des travailleurs français. Après 1945, en revanche, les étrangers se trouvent non seulement relégués aux marges de la ville, mais aussi séparés des autres classes populaires : fortes des avancées sociales imposées à la Libération, elles peuvent désormais accéder au confort des logements HLM, investis alors de tant d'espoirs et de rêves¹⁷. Or les étrangers en sont, de fait, écartés : partout, on y préfère les Français et les familles. Désormais séparés des immigrés dans

« Le bidonville apparaît bien, aux yeux des immigrés, comme un lieu de relégation et une impossibilité d'habiter.

leurs trajectoires résidentielles, l'hospitalité au quotidien des Français a plus de mal à se manifester envers les derniers arrivés, même si les partis politiques et les syndicats continuent de tenir leur rôle.

Le bidonville apparaît bien, aux yeux des immigrés, comme un lieu de relégation et une impossibilité d'habiter : « *On n'habite pas..., on se tapit, on se terre.* » « *Habiter, c'est être parmi des humains, c'est vivre avec eux et comme eux, c'est vivre entre eux; c'est vivre en hommes, vivre humainement, dans les conditions normales des hommes, c'est vivre au milieu d'eux, de la même manière qu'eux et donc, dans les mêmes logements qu'eux*¹⁸. »

Les résidents des foyers de travailleurs immigrés, en dépit de leur toit, ne sont guère mieux lotis : ils « *consomment de l'espace*¹⁹ » mais n'habitent nulle part. Cantonnés dans des chambres minuscules, mal isolées, sans aucune intimité possible, avec de rares services collectifs pour améliorer le quotidien, ils restent soumis à la surveillance de l'administration, qui fixe les normes et impose son contrôle. Ainsi, et non sans paradoxe, si ces espaces offrent un lieu pour dormir, ils n'accèdent justement pas au statut de « foyer » : pas de cuisine personnelle, pas de chambre pour accueillir la famille ou des amis de passage, rien donc qui autorise une vie sociale ordinaire. Déracinés de leur terre en dépit des retours saisonniers, incapables ou interdits de s'installer ici, les migrants algériens flottent ainsi entre les deux pays, dans une « *double absence*²⁰ » qui les prive d'une identité stable et reconnue²¹.

Selon les modalités de la migration, le déracinement peut donc se construire comme une rupture, mais aussi comme une installation empêchée par le jeu des politiques publiques nationales qui éloignent ou séparent. Dans l'entre-deux-guerres, le contrôle

renforcé des frontières, la consolidation des États-nations et les crises économiques ont aussi produit un ensemble de textes juridiques contraignants qui font basculer les migrants dans des vies de précarité et d'errance. Ainsi, dans la France des années 1930, les mineurs polonais privés d'emploi – pourtant juridiquement en règle, avec une carte d'identité en cours de validité – se trouvent sous la menace d'un rapatriement forcé. Avec 30 kg de bagages autorisés, ils doivent très souvent liquider en urgence leur maison et leurs meubles et perdent, en un seul mouvement, un travail, un pays et un foyer, en violation des conventions d'immigrations signées en 1919-1920²².

Aujourd'hui, les politiques publiques continuent de tracer ainsi une ligne de partage entre ceux qui peuvent pleinement s'installer et les autres, empêchés, relégués aux marges de l'espace social. Les Roms venus de Roumanie et de Bulgarie, parce qu'ils sont citoyens européens, ont gagné le droit d'entrer librement en France et d'y séjourner au moins trois mois. Mais la loi restreint très fortement leur accès au marché du travail, et donc leur capacité à accéder à un logement décent, ce qui les place sous la menace d'une expulsion. Entre campements et taudis régulièrement

17. Marie-Claude Blanc-Chaléard, *Ibid.*, pp. 22-34.

18. Ancien résident de la Folie à Nanterre, père de sept enfants, dont deux nés dans le bidonville, cité par Abdelmalek Sayad, *Un Nanterre algérien*, op. cit., p. 41.

19. Jean-Marc Besse, *Habiter*, op. cit., p. 161.

20. Nous empruntons le terme au recueil de textes d'Abdelmalek Sayad, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1999, préface de Pierre Bourdieu.

21. Sur les foyers de travailleurs, on consultera les travaux de Marc Bernardot, *Loger les immigrés. La Sonacotra 1956-2006*, Vulaines-sur-Seine, éd. du Croquant, coll. « Terra », 2008 et ceux de Choukri Hmed, notamment sa thèse « Loger les étrangers « isolés » en France. Socio-histoire d'une institution d'État : la Sonacotra (1956-2006) », université Paris-1 Panthéon Sorbonne, sous la direction de Michel Offerlé, 2 vol.

22. Voir Janine Ponty, *L'immigration dans les textes, France 1789-2002*, Paris, Belin, 2003, p. 195. Sur les migrants polonais en général, on consultera l'édition de sa thèse d'État, *Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988. Dans une moindre proportion, des travailleurs tchèques, slovaques et même italiens, ont été rapatriés.

détruits par la police, stigmatisés comme « *source de danger sanitaire, de délinquance et de violence*²³ », ils se retrouvent condamnés à une forme d'errance, créée par ce que l'on qualifiera de « *politique de l'intranquillité* », ou de « *politique par l'évacuation* » pour reprendre le terme de Grégoire Cousin²⁴. L'ensemble des actions menées pour empêcher réfugiés et migrants, considérés comme illégaux, de s'installer sur les territoires précaires où ils ont trouvé place, ressort de la même logique²⁵. Mais, à cette politique, s'opposent des résistances qui revendiquent pour les migrants le droit d'« habiter » les lieux, même précaires, où ils se sont arrêtés²⁶.

Les liens maintenus

Si l'on renoue le fil de l'historiographie, l'hypothèse du déracinement comme invariant de la migration s'est trouvée très tôt contestée. Dès le premier XX^e siècle, les sociologues de l'École de Chicago William Thomas et Florent Znaniecki, auteurs du monumental *The Polish*

Peasant in Europe and in America, les *Ethnic Turners* regroupés dans les universités du Midwest, mais aussi Franz Boas de Columbia University, proposent une autre analyse du fait migratoire, qui rompt avec les hypothèses et les méthodes de recherche portées par la thèse du déracinement. Ils sortent des pays d'installation pour s'intéresser aux sociétés d'origine; ils en parlent la langue et explorent leurs archives;

23. Marie-Claude Blanc-Chaléard, *En finir avec les bidonvilles*, op. cit., p. 7.

24. Grégoire Cousin et Olivier Legros, « Gouverner par l'évacuation ? L'exemple des "campements illicites" en Seine-Saint-Denis », in *Annales de géographie*, vol. 6, n° 700, 2014.

25. Les travaux menés sur cette question sont trop nombreux pour les citer ici. On renverra néanmoins à ceux des chercheurs réunis dans le projet Babels, financé par l'Agence nationale de la recherche et piloté par Michel Agier. <https://anrbabels.hypotheses.org/>

26. cf. *infra*

ils privilégient les récits de vie à une narration fondée d'abord sur la nation et les sources administratives. Pendant longtemps, leurs travaux trouveront peu d'écho dans le monde académique, avant d'être redécouverts dans les années 1970, portés par une nouvelle génération de chercheurs qui ouvrent la voie à une historiographie renouvelée, fondée sur l'ethnicité.

« À ces circulations monétaires, il faut ajouter les voyages de retour, qui donnent à certains l'occasion d'exhiber les signes matériels du « succès », non sans une part de mise en scène : révéler les difficultés serait vécu comme un aveu d'échec.

Contre le déracinement, elle met en lumière la capacité des migrants à négocier et arbitrer entre leurs attentes personnelles et les stratégies familiales, les conditions de vie dans la localité d'origine et la vie imaginée dans le pays d'installation. En mettant l'accent sur leur capacité d'agir (*agency*) et sur leurs différentes appartenances, cette approche transforme profondément la perception des manières d'habiter dans le processus migratoire. Ainsi, elle souligne l'importance du réseau complexe des liens communautaires individuels et collectifs – liens maintenus avec le pays d'origine, liens construits à l'arrivée – qui apportent protection, sécurité et outils de compréhension de la société d'installation.

Les moyens de communication disponibles en sont le premier instrument. Ils ont, avec le XXI^e siècle, changé de nature, mais on résistera à la tentation de faire des temps présents, et des outils numériques²⁷, un moment singulier qui transforme radicalement ces liens entre pays d'origine et lieu d'installation. Car, dès le XIX^e siècle, les exilés pouvaient échanger avec leur pays natal, entretenir une correspondance fournie – sinon tout à fait régulière – avec leurs parents, leurs amis, leurs proches et y joindre, au tournant du XX^e siècle, des photographies.

Les relations nouées entre deux terres sont aussi financières. À côté des transferts de fonds (*remittances*) ou du soutien au développement dont les mécanismes sont désormais bien connus, les archives dévoilent parfois des montages économiques plus complexes. Au XIX^e siècle, les exilés politiques européens pouvaient se trouver menacés de confiscation ou de mise sous séquestre de leurs biens par les gouvernements qu'ils combattaient. Pour éviter la ruine, certains d'entre eux ont imaginé des montages financiers articulés à des

structures transnationales : détenues par leurs proches restés au pays, mais souvent gérées à distance par les exilés en personne, elles ont permis à ces derniers de sauver l'essentiel et de préparer leur retour. Luigi Carlo Farini, qui passe une partie de son temps à gérer son patrimoine à distance, s'adresse ainsi à son cousin : « Pour le moment, il faut que je m'occupe définitivement de mes affaires, durant l'été ou à l'automne, pour pouvoir procéder à l'installation de ma famille, dans un lieu ou un autre. Et pour cela, ton aide m'est indispensable²⁸. »

Un exilé gestionnaire, en quelque sorte, mettant à mal la figure de l'exilé déraciné, abandonné et sans le sou.

À ces circulations monétaires, il faut ajouter les voyages de retour, qui donnent à certains l'occasion d'exhiber les signes matériels du « succès », non sans une part de mise en scène : révéler les difficultés serait vécu comme un aveu d'échec. Néanmoins, la réussite existe et peut se donner à voir dans l'édification d'une maison au pays natal. Loin du déracinement, la migration construit alors une « double présence » matérielle, qui renvoie aussi à la double appartenance – être chez soi dans deux pays – que le tournant « ethnique » de l'historiographie a posé comme hypothèse centrale.

Dépasser la nostalgie

Pour les exilés, ceux à qui le retour reste durablement interdit, ces liens existent également mais ressortent de constructions imaginaires ou immatérielles. La langue maternelle vient ici en premier et le vif attachement qu'elle suscite fait l'objet de très nombreux écrits. On se contentera d'en citer trois exemples, tous en prise avec l'exil antinazi.

En 1936, Hans Keilson quitte Berlin pour se réfugier aux Pays-Bas. Il en apprend la langue et devient psychanalyste. Il est désormais « chez lui à l'étranger²⁹ », en dépit de l'exil. Pourtant, il n'a cessé d'écrire en allemand, car « *ma propre langue, celle qui m'était naturelle, c'était l'allemand. C'était la langue de mon*

27. Sur les liens entre migrations et nouvelles technologies, voir les travaux de Dina Diminescu et notamment « The connected migrant : An epistemological manifesto », in *Social Science Information*, n° 47, 2008, pp. 565-579.

28. Cité et traduit par Catherine Brice, « Confiscations et séquestres ... », *art. cit.*

29. Selon le titre original de son autobiographie (*In der Fremde zuhause*). Voir Hans Keilson, *Comédie en mode mineur* suivi de *Là est ma maison*, Paris, Seuil, 2013.

enfance, la langue de mes parents. C'était ma nature (...) Oui, la langue était mon pays³⁰.» Qui fait écho à Hannah Arendt: «*L'Europe pré-hitlérienne. Je ne peux pas dire que je n'en ai aucune nostalgie. Ce qui en reste? Il en est resté la langue (...) Rien ne peut remplacer la langue maternelle*³¹.»

Lion Feuchtwanger (1884-1958) peut être considéré comme l'un des écrivains allemands les plus connus de l'Allemagne de Weimar, qui accède en 1925 à la notoriété mondiale avec *Le Juif Süß*. Quand Hitler arrive au pouvoir en 1933, Lion Feuchtwanger se trouve aux États-Unis. À Berlin, les nazis détruisent sa maison, confisquent ses biens et lui retirent sa nationalité allemande. L'écrivain se résout alors à un exil définitif et vient s'installer en France, à Sanary-sur-Mer, où vivent d'autres exilés, artistes et intellectuels. Il continue d'écrire et de publier, en allemand, mais cela ne suffit pas à abolir le sentiment d'exil, car la langue telle qu'elle s'y parle, n'est pas tout à fait celle du pays d'origine. «*C'est un malheur pour un écrivain d'être émigré parce qu'il est séparé du fleuve vivant de sa langue maternelle*³².» Reste que c'est bien dans l'écriture, dans les rituels de travail³³ qui lui sont associés, que se construit malgré tout la «*patrie culturelle*³⁴» dans laquelle il parvient à habiter.

L'articulation entre deux foyers, deux fois absents ou deux fois présents, peut aussi se penser dans l'articulation entre les rêves et la réalité. Pour Hans Keilson, en dépit de l'exil, «*on ne peut ni haïr, ni oublier le paysage qui nous a vu naître et grandir. Il vient nous visiter dans nos rêves – le paysage des rêves est celui de l'enfance*³⁵». Or, si l'on peut être contraint de quitter son pays, les rêves «*nous accompagnent partout où nous allons, comme un foyer d'images que nous portons en nous*³⁶».

Néanmoins, même en situation d'urgence et de précarité, il reste possible d'habiter le lieu et le territoire où l'on est arrivé. D'abord parce que le départ peut être vécu comme une expérience de la liberté. En 1940, Vilem Flusser quitte Prague pour Londres, afin d'échapper aux persécutions nazies. «*J'ai eu l'impression que l'univers s'écroulait*³⁷.» Mais la nostalgie n'a qu'un temps et Flusser se souvient avoir été saisi, assez rapidement et non sans paradoxe, par le vertige de la liberté, désormais libéré des liens qui l'arrimaient à son pays natal.

C'est le choix que proclame également Nina Berberova, écrivain russe deux fois émigrée, en France pendant les années 1920 dans le sillage de l'exil qui suit la révolution de 1917, puis aux États-Unis en 1950. Quand elle arrive à New York, «*j'entrais dans un monde nouveau, inconnu, mais je n'avais pas peur*³⁸». Elle laisse derrière elle des mondes anciens, et elle se plaît à balayer toute forme d'attachement : «*Où est le paradis perdu?*

*Je n'en ai pas. Jamais eu*³⁹.» Ce refus de la nostalgie a dessiné de Nina Berberova un portrait de femme libre, mais dure, refusant de s'apitoyer sur son sort. Pourtant cette forme d'indifférence ne va pas sans ambivalence, ni contradictions. Est-ce qu'elle rejette l'appartenance à un lieu? Ou plutôt l'obligation de choisir entre plusieurs attachements? À lire les échanges avec son éditeur Hubert Nyssen, patron d'Actes Sud, on penchera pour la seconde hypothèse. Car si elle proclame «*Je ne me sens appartenir (to belong) à quoi que ce soit*», elle ajoute: «*Je ne cherche pas une identification absolue, ni avec une nationalité, ni avec une classe ni avec un sexe. Je pense en trois langues, je vis en trois directions, et ce qui vous paraîtra étrange – j'en suis heureuse*⁴⁰.»

Par ailleurs, la liberté, l'indifférence affichée à la notion de foyer ont bel et bien un prix, celui de la solitude. Car si Nina Berberova affirme, un peu bravache: «*J'appartiens à une catégorie de personnes pour qui la maison natale n'est pas le symbole d'une vie heureuse et sûre et qui ressentent de la joie à la voir disparaître*», elle ajoute: «*Je n'ai ni "tombes ancestrales", ni "foyer sacré" pour me soutenir dans la détresse. Je n'ai jamais reconnu les liens de sang. Comme la nature ne m'a pas gratifiée d'une peau de buffle, ni des griffes d'une panthère, et que je n'ai pas cherché à les acquérir, je vis sans appuis et sans armes*⁴¹.» Est-ce pour se rassurer?

30. *Ibid.*, p. 216.

31. Hannah Arendt, «*Seule demeure la langue maternelle*», entretien télévisé avec Günter Gaus, octobre 1964, publié dans Hannah Arendt, *La tradition cachée*, Paris, Christian Bourgois, 1987.

32. Entretien à la radio française en novembre 1938, cité par Hélène Yèche, «*Entre tradition et acculturation. Le témoignage de Lion Feuchtwanger, écrivain en exil*», in *Études germaniques*, vol. 4, n° 252, 2008.

33. Voir *infra*.

34. Hélène Yèche, *Ibid.*

35. Hans Keilson, *Comédie en mode mineur*, op. cit., p. 144.

36. Jean-Marie Besse, *Habiter*, op. cit., p. 201.

37. Vilem Flusser, «*The challenge of the migrant*», in *The Freedom of the Migrant*, University of Illinois Press, 2003, p. 3.

38. Nina Berberova, *C'est moi qui souligne*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 470.

39. «*About myself*», GEN MSS 573, Box 5, Folder 66, Nina Berberova Collection, General Collection, Beinecke Rare Books and Manuscript Library, Yale University.

40. Lettre de Nina Berberova à Hubert Nyssen, 12 novembre 1985, GEN MSS 182, Box 1, Folder 3, Nina Berberova Collection, General Collection, Beinecke Rare Books and Manuscript Library, Yale University. Nous avons respecté le texte original de la lettre écrite en français.

41. Nina Berberova, *C'est moi qui souligne*, op. cit., p. 87.

Lorsqu'elle revient pour la première fois en Europe dans les années 1960, elle emmènera trois clefs qui l'arriment à l'Amérique: «*Je me promène en Europe avec trois clefs au fond de mon sac de voyage: celle de la maison, celle de mon bureau à l'Université et celle de mon casier à la bibliothèque*⁴².»

Rituels et symboles

Si tous n'affichent pas le radicalisme de Nina Berberova, nombre d'exilés inventent, chacun à leur manière, des modalités d'adaptation pour «habiter» l'espace dans lequel ils se trouvent, aussi précaire soit-il. Nous avons laissé Lion Feuchtwanger en 1938, écrivain déjà en exil, s'interrogeant sur la langue. L'année suivante, en septembre 1939, dans les jours qui suivent le début du conflit, il doit rejoindre le camp des Milles, où il se trouve interné comme «ressortissant ennemi», à l'instar de tous les hommes originaires du Reich vivant en France, de 17 à 50 ans (puis 65 ans), fussent-ils réfugiés antinazis⁴³. Il sera relâché quelques mois plus tard, avant d'être à nouveau interné au mois de mai, au début de l'offensive de la Wehrmacht. Dans les désordres de la débâcle, au moment où s'effondre la République, il parvient à s'échapper et à rejoindre les États-Unis, avec l'appui du réseau de l'Américain Varian Fry⁴⁴. De son expérience de l'internement républicain, il tirera un ouvrage au titre explicite: *Le diable en France*⁴⁵. La question du «foyer», du lieu auquel on appartient, pourrait presque servir de fil narratif à cette plongée autobiographique, depuis l'Allemagne de son enfance jusqu'à l'exil américain, en passant par Sanary-sur-Mer et le camp des Milles – versant français plus sombre de sa trajectoire migratoire.

Pour Lion Feuchtwanger, l'appartenance à un lieu se construit à partir d'objets et de rituels. À chaque fois qu'il a dû quitter, contraint et forcé, le pays où le lieu où il s'était installé, il a su se protéger en construisant un foyer à partir de ces règles immuables: des objets qu'il aime; un très grand bureau avec vue sur un magnifique paysage; des milliers de livres; quelques chats, des tortues et de bonnes bouteilles à la cave. «*Et même si des événements m'ont contraint chaque fois à quitter cette coquille que je m'étais constituée avec tant de difficultés, je n'en tirais jamais de leçon définitive. Chaque fois, je la reconstruisais, chaque fois, je m'y accrochais, extérieurement et intérieurement, et je croyais chaque fois que je pourrais la conserver*⁴⁶.»

Ces expériences sont celle d'un exilé «d'élite» qui dispose à la fois d'une notoriété au-delà des frontières de son pays et d'une fortune qui rend possibles

ces reconstitutions successives. Mais, à l'épreuve du camp des Milles, il réactive cette tradition. Bien sûr, l'expérience du camp n'a rien à voir avec les étapes précédentes. Cette fois, il est interné. La France est en guerre. Et à 56 ans, il accuse le poids des ans. Pourtant, le passé va lui servir. De manière très concrète, le premier internement de 1939 s'avère fort utile au printemps 1940, lors de son retour aux Milles. Installé à l'étage de la briqueterie transformée en camp par les autorités républicaines, il s'en réjouit, car il en connaît déjà tous les recoins, et chacune des briques, après y avoir *habité* lors de sa première détention. En revenant aux Milles, il peut donc rapidement réactiver les liens noués avec cet environnement quelques mois plus tôt, liens qui ressortent de l'intime et qui font des objets une partie de lui-même. Mais pour que cette appropriation soit possible, elle a besoin de rituels, qui organisent le temps et l'espace. Ainsi, pour le coucher, avec l'aide d'un jeune Autrichien, Karl, qui se met à son service contre rétribution aux premiers jours du camp, il finit par surmonter les difficultés matérielles et parvient à aménager son territoire dans «*cette salle sombre, au plafond bas, avec sa poussière et sa saleté*». Sa valise sert de séparation avec le voisin; avec du bois récupéré, il fabrique un bureau et son banc: tout est en ordre. «*Je ne tardais pas à considérer ma couche ainsi que la niche qui se trouvait en face, un peu de biais, avec sa chaise et sa table, comme mon appartement, comme mon environnement naturel, comme un endroit qui était littéralement imprégné de mon être le plus profond*⁴⁷.»

42. *Ibid.*, p. 506. On retrouve la métaphore de la clef comme lien avec son pays – d'origine ou d'installation – dans de nombreux ouvrages à caractère autobiographique.

43. En vertu du décret du 1er septembre 1939, publié le 4 septembre au Journal officiel. Sur l'internement des étrangers pendant la «drôle de guerre», et en particulier celui des «ressortissants ennemis», on se reportera à Vicky Caron, *L'asile incertain. La crise des réfugiés juifs en France, 1933-1942*, Paris, Tallandier, 2008 et à Denis Pechanski, *La France des camps. L'internement 1938-1946*, Paris, Gallimard, 2002.

44. Le réseau de Varian Fry a pris en charge le sauvetage de nombreux artistes et intellectuels. On consultera son autobiographie *Surrender on demand*, Boulder, Johnson Books, 1997.

45. Lion Feuchtwanger, *Le Diable en France*, Paris, Belfond-Le Livre de poche, 2010.

46. *Ibid.*, pp. 29-30.

47. *Ibid.*, p. 49.

Réinventer des lieux

À travers leurs choix, ces exilés en quête d'habiter affirment haut et clair la volonté de construire leur propre trajectoire, leur rapport aux lieux, et non de le subir, contredisant ainsi la fatalité qui pèse sur les déracinés. Cela vaut également pour les migrants algériens, en dépit des contraintes qui ont entravé leurs circulations d'une rive à l'autre de la Méditerranée et sur le territoire d'installation.

Ainsi le bidonville peut aussi se vivre comme un refuge, un lieu de solidarités, de liens communautaires et « *d'intense sociabilité*⁴⁸ » qui secrète sa propre économie avec des boutiques, des cafés, des services. Par ailleurs, il s'organise, du point de vue de l'espace, selon des modèles familiers aux habitants. Ainsi, dans leur étude menée à Nanterre à la fin des années 1960, les architectes Serge Santelli et Isabelle Herpin soulignent à quel point, loin d'être un lieu chaotique, le bidonville « *constituait surtout une claire manifestation des structures sociales et culturelles d'une minorité ségréguée*⁴⁹ ». Dans la manière de tracer rues et ruelles, de décider de leurs usages,

de déterminer toute la gamme des espaces publics et privés, le bidonville donne à lire, spatialement, « *l'ordre social de la casbah* », grammaire inscrite sur le sol que les autres ne savent pas saisir. Mais dans le même temps, dit Abdelmalek Sayad, cette transposition dit aussi « *que l'on n'a pas d'autre espace à projeter (...), que l'on n'a pas les moyens de s'inventer un autre espace*⁵⁰ ».

Dans les foyers pour travailleurs immigrés, la réappropriation des lieux se fera autrement, notamment par une très longue grève des loyers qui mobilise les « résidents » de 1973 à 1981. Elle leur permet d'échapper à l'emprise de la Sonacotra en investissant les

48. Abdelmalek Sayad, *Un Nanterre algérien*, op. cit., p. 77.

49. Isabelle Herpin, Serge Santelli, « Bidonville à Nanterre, étude architecturale », in *Cahiers d'architecture*, vol. 1, Paris, Institut d'études et de recherches architecturales et urbaine, 1973.

50. Abdelmalek Sayad, *Un Nanterre algérien*, op. cit., p. 106.

espaces collectifs, mais aussi de sortir de l'enfermement en ouvrant grand les portes du foyer pour y faire entrer tout un répertoire d'actions militantes⁵¹, souvent appris au contact des mouvements politiques engagés à leurs côtés, venus de la société environnante.

« À travers leurs choix, ces exilés en quête d'habiter affirment haut et clair la volonté de construire leur propre trajectoire, leur rapport aux lieux, et non de le subir, contredisant ainsi la fatalité qui pèse sur les déracinés.

Les logements sociaux construits pendant les Trente Glorieuses témoignent, dans la durée, de la complexité des modes ordinaires d'habiter en migration. Dans un premier temps, les immigrés ont été tenus à l'écart des HLM, avant d'y être relogés de plus en plus nombreux. On sait à quel point la dégradation de cet habitat a joué dans leur marginalisation et leur relégation dans des quartiers désormais qualifiés de « sensibles ». Pourtant, la destruction du bâti, menée dans le cadre de la politique de la ville, a révélé, au moment même où elle les détruisait, les sociabilités nouées au quotidien, et la diversité des liens construits malgré tout avec la société d'installation. Car le « HLM » et la « cité » doivent toujours se penser au pluriel, en témoigne la trajectoire de la famille Belhoumi retracée par Stéphane Beaud⁵². Dans son enquête, le sociologue montre à quel point le choix, à l'initiative du père, d'un appartement situé en lisière du quartier HLM et proche des « bons quartiers » de la ville⁵³, a marqué une étape décisive dans la mobilité territoriale de la famille et dans la trajectoire sociale des enfants. En permettant l'accès aux « bonnes » écoles pour les aînées, et le relatif évitement de la « promiscuité communautaire » pour tous⁵⁴, elle a favorisé, à des degrés divers, des formes d'ascension sociale pour chacun des enfants, fondées à chaque étape sur les relations bienveillantes nouées avec les acteurs de la société d'accueil : enseignants, militants, sportifs etc.

On mesure ainsi à quel point solidarités actives, hospitalité ou sociabilités ordinaires contribuent à rendre possible un ancrage et à faire émerger, chez les migrants, la possibilité d'une appropriation d'espaces partagés, et donc, un sentiment d'appartenance à la société environnante. Processus long, précaire, toujours susceptible d'être rompu, mais à chaque époque et quelles que soient les difficultés, il s'est trouvé des

« hôtes » pour prendre leur rôle d'accueil au sérieux : citoyens mobilisés pour défendre les étrangers internés par la République en 1939 – réfugiés espagnols de la Retirada ou « ressortissants ennemis » allemands pendant la « drôle de guerre »⁵⁵ ; équipiers de la Cimade installés dans les camps d'internement de l'État français ; militants venus habiter le bidonville comme Monique Hervo à Nanterre, et tous les anonymes qui, aujourd'hui, décident de braver les interdits pour aider les migrants au risque de se voir accuser de « délit de solidarité ».

Mais, on notera que les « intermédiaires » qui accueillent, peuvent aussi appartenir à la « génération d'avant » de l'immigration. Car accueillir ne peut se comprendre dans une relation binaire entre ceux qui arrivent et ceux qui sont là depuis toujours. Chaque génération de migrants, une fois installée, apprend à la suivante les règles de vie, les lois et les usages. Elle lui ouvre également les portes de la société d'installation en la faisant profiter de ses sociabilités. Les liens communautaires ne sont donc pas, en soi, une forme de repli. En fin de compte, l'hospitalité apparaît construite par un réseau serré de solidarités, entre la société du pays d'arrivée, les anciens migrants désormais installés et les derniers venus.

Habiter en mouvement

À bien des égards, la situation des migrants qui vivent aujourd'hui en situation d'urgence, peut aussi s'arrimer aux deux premiers « âges » de l'historiographie – déracinement ; maintien des liens et capacité d'agir – pour se réapproprier les lieux de relégation par une « pragmatique de la vie quotidienne »⁵⁶. Si l'on veut

51. Choukri Hmed, « Contester une institution dans le cas d'une mobilisation improbable : la "grève des loyers" dans les foyers Sonacotra, dans les années 1970 », in *Sociétés contemporaines*, vol. 1, n° 65, 2007.

52. Stéphane Beaud, *La France des Belhoumi. Portraits de famille (1977-2017)*, Paris, La Découverte, 2018.

53. L'auteur la laisse volontairement anonyme dans la restitution de son enquête.

54. Stéphane Beaud, *op. cit.*, pp. 40-41.

55. Voir, pour une première analyse, Marianne Amar, « 1939, écrire contre l'internement », in *Esprit*, n° 446, juillet-août 2018.

56. Michel Agier, « L'encampement du monde », in Michel Agier (dir.), *Un monde de camps*, Paris, La Découverte, 2014.

esquisser une comparaison, les camps de toute nature qui jalonnent le parcours de ces migrants font émerger une « société internée » qui ressemble à bien des égards à celles que l'on a pu observer dans les lieux d'internement républicains de 1939-1940 ou dans les bidonvilles des Trente Glorieuses. La durée, en dépit de l'urgence, y produit partout de la vie ordinaire, mais aussi des mobilisations qui redonnent du sens à ces « hors lieux⁵⁷ » et permettent de les habiter, c'est-à-dire de s'en approprier l'espace⁵⁸.

Néanmoins, tous ces lieux d'attente, de relégation, d'enfermement, et les modalités de leur fonctionnement, font aussi écho au nouveau tournant des études migratoires qui s'impose, à partir des années 1990, dans le sillage de la mondialisation. Aux circulations entre pays d'origine et pays d'installation a succédé l'hypothèse de migrations gyrovagues, dans un monde global, fluide, qui prendrait acte du déclin des États-nations. Dans ce contexte, le mouvement compte autant, sinon plus, que l'installation, et le rapport aux lieux – domicile, patrie, foyer – s'en trouve radicalement transformé. Il ne s'agirait plus de définir la migration comme une patrie quittée, un nouveau pays d'installation, et un réseau pour les relier de liens complexes, mais plutôt de postuler à la naissance d'un « tiers-espace » (ou *third space*) pour reprendre l'expression forgée par Homi Bhabha⁵⁹. Cet espace ne serait pas seulement géographique ou politique, mais aussi social et constamment redessiné par les pratiques quotidiennes et les relations interpersonnelles.

Dans ces analyses, les termes de diaspora et de transnationalisme⁶⁰ se sont avérés des concepts utiles, et surtout très utilisés, pour décrire cette instabilité au temps de la mondialisation. À travers leurs usages multiples, anthropologiques et sociologiques ont également réfléchi aux liens entre le centre et la périphérie, les origines et le lieu de résidence, le local et le global. Cette remise en mouvement des analyses, qui va au-delà des migrations, conduit-elle à redéfinir aussi la notion de foyer ou d'habitat en exil ? Pour Avtar Brah, « le concept de diaspora propose une critique des discours relatifs aux origines fixes, tout en prenant en compte l'existence d'un désir d'être chez-soi⁶¹ », désir qui ne se confond pas avec celui d'une terre natale. Brah fait ainsi de la diaspora le lieu assumé de la tension entre déplacement et installation et l'objet d'une double transformation : celle qui change la diaspora en foyer (*homing of diaspora*) et, en retour, le foyer en diaspora (*diasporizing of home*). Poussant plus loin l'analyse, elle théorise un « espace

de diaspora » (*diaspora space*) où « le natif est tout autant un diasporien (*diasporian*) que le diasporien est un natif⁶² ».

Pour sa part, Jean-Marc Besse propose de réfléchir à la notion d'« habiter en mouvement⁶³ ». La sédentarité et l'acte de bâtir ne sont plus premiers : c'est plutôt le déplacement qui impose ainsi un autre rapport aux lieux et à la durée. « La maison n'est pas immobile comme une plante ou un arbre, et habiter ce n'est pas s'enfoncer dans le sol ou en émerger. Habiter, c'est aussi pouvoir s'installer sans racines et faire une vie là où l'on se trouve provisoirement⁶⁴. » Dans ces conditions, « habiter » ne se pense plus forcément à partir d'un lieu, mais « d'un espace constitué par les relations entre des lieux que nous fréquentons de façon plus ou moins prolongée, dans le cours d'un trajet de vie⁶⁵ ». Au monde fluide du post-modernisme, qui postule le mouvement comme habitat, Jean-Marc Besse oppose un monde où l'on peut déplacer sa maison en différents lieux, mais cette maison, à chaque fois, offre bien la sécurité nécessaire pour que l'on puisse « lui confier son sommeil ».

Très tôt, les historiens se sont montrés réservés sur la séduction d'un monde traversé de circulations harmonieuses, libéré des obstacles, des butées, des

57. *Ibid.*

58. Sur les questions de relations à l'espace et à l'architecture dans les espaces d'attente et d'enfermement contemporains, on se reportera dans ce numéro à l'article de Cyrille Hannape, « Comment fabriquer de l'hospitalité urbaine ? Partir du cas de Grande Synthe ». Voir aussi Julien Damon, *Un monde de bidonvilles, Migrations et urbanisme informel*, Paris, Seuil, 2017.

59. Homi Bhabha, *Les lieux de la culture. Une théorie post-coloniale*, Paris, Payot, 2007.

60. Sur les diasporas et l'usage du terme, voir Stéphane Dufoix, *La dispersion. Une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, éd. Amsterdam, 2011. Sur le transnationalisme, voir Nancy L. Green, Roger Waldinger (dir.), *A century of transnationalism. Immigrants and their Homeland Connections*, Urbana, University of Illinois Press, 2016.

61. Avtar Brah, *Cartographies of Diaspora : Contesting Identities*, London, Routledge, 1996, p. viii. Nous avons choisi de conserver les termes en anglais car ils sont difficilement traduisibles.

62. *Ibid.*, p. 205. Sur les travaux d'Avtar Brah et ses apports à l'analyse des diasporas, voir Stéphane Dufoix, *La dispersion*, *op. cit.*, pp. 414-416.

63. Jean-Marc Besse, *Habiter*, *op. cit.*, p. 202.

64. *Ibid.*, p. 209.

65. *Ibid.*

frontières à la fois naturelles et politiques. Les migrations en cours et les réactions qu'elles suscitent, entre crise de l'asile, populisme et crispations identitaires, leur ont donné raison. Les États-nations ont encore de beaux restes, susceptibles de s'opposer à l'avènement d'un monde entièrement fluide. Reste que les modalités et l'ampleur de la mondialisation ne sont pas sans influencer les manières d'habiter. Car l'addition des camps a fini par devenir un « *encampement du monde* », pour reprendre le terme de Michel Agier, qui fait dispositif en intégrant « *de manière transversale et transnationale les milliers de lieux qui le composent, en mettant en relation des personnes, des organisations et des savoirs en circulation* »⁶⁶.

L'archipel de l'exil

L'habitat du migrant n'existe pas, ni la possibilité de décrire, de manière stable et univoque, les manières d'être chez soi en exil. Dans le temps long de l'histoire, les interactions entre migration et habitat n'ont cessé de se transformer, selon la chronologie, les territoires, les expériences migratoires et les politiques des pays d'installation. Il reste également difficile de définir ce que pourrait être un « foyer » en migration. Pour Vilém Flusser, « *on considère la patrie comme le lieu de la permanence, au moins relative, et la maison comme un endroit temporaire, que l'on peut échanger. En fait, c'est l'inverse. On peut changer de patrie, on peut même ne pas en avoir, mais on a toujours besoin d'habiter quelque part, peu importe le lieu* »⁶⁷. En fait, il faut accepter la polysémie du terme, et y lire tout à la fois un lieu, une communauté locale, une nation, faits de multiples attachements, à l'intersection des histoires individuelles et collectives. S'y ajoutent des espaces imaginaires, qui font lien avec le réel grâce à des objets chargés d'une dimension symbolique : la chambre avec vue de Lion Feuchtwanger, les clefs de Nina Berberova. Ils permettent de réinventer les manières d'être chez soi, partout, en toutes circonstances, même les pires, car on a toujours besoin d'habiter quelque part, pour reprendre les mots de Vilém Flusser. On est donc loin du déracinement ou, à l'inverse, d'un monde liquide et sans ancrage. Les manières d'habiter en exil ressortent plutôt d'une autre figure géographique, celle de l'archipel, qui permet de tenir ensemble circulations, réseaux et ancrages. La mer qui baigne l'archipel pourrait figurer les circulations inhérentes aux migrations collectives et aux expériences individuelles, mais aussi les réseaux qui relient les migrants d'une même origine et font l'unité

d'un monde transnational. Les îles renverraient, elles, aux lieux successifs de la trajectoire migratoire, qu'ils soient de départ et d'installation, d'attente et de transit. Si l'on veut pousser plus loin la métaphore, l'archipel migratoire construit aussi des îles imaginaires, dont on dessine les contours avant de pouvoir partir, et des îles interdites, là où les migrants ne peuvent accoster. Qu'elles soient réelles, espérées ou inaccessibles, toutes dessinent un archipel régi à la fois par les règles imposées du politique et les choix des migrants. Choix sans cesse ajustés à ces règles et qui cartographient ainsi l'infinie diversité des manières d'être chez soi en exil : « *habiter est une géographie* »⁶⁸. ■

66. Michel Agier, « L'encampement du monde », *op. cit.*, p. 21.

67. Vilém Flusser, « The challenge of the migrant », *op. cit.*, p. 12.

68. Jean-Marc Besse, *Habiter*, *op. cit.*, p. 8.